

LE CIEL DE BAY CITY
roman

SABINE WESPIESER ÉDITEUR

5, RUE BARBETTE, PARIS III

2009

© *Héliotrope*, 2008

© *Sabine Wespieser éditeur*, 2009 pour la présente édition

À toi, à qui l'Amérique appartient
À toi aussi, ma fleur de ce continent

Les années soixante et soixante-dix

De Bay City, je me rappelle la couleur mauve saumâtre. La couleur des soleils tristes qui se couchent sur les toits des maisons préfabriquées, des maisons de tôle clonées les unes sur les autres et décorées de petits arbres riquiqui, plantés la veille. Je me souviens d'un mauve sale qui s'étire des heures. Un mauve qui agonise bienveillamment sur le destin ronronnant des petites familles. Dès cinq heures du soir, quand les voitures commencent à retrouver leur place dans les entrées de garage, on s'affaire dans les cuisines. Les télése se mettent à hurler et les fours à micro-ondes à jouir. Les barbecues exultent, les skate-boards bandent, dilatent démesurément leurs roues en se cognant vicieusement sur les bicyclettes et les ballons de basket lancés contre un mur répercutent à travers les allées l'ennui de tout un continent.

À Bay City, à peine la journée est-elle finie qu'on accueille le soir frénétiquement en se préparant pour le sommeil sans rêve de la nuit. À Bay City, mes cauchemars sont bleus et ma douleur n'a pas encore de nom.

Je ne sais même pas s'il y a une baie dans cette petite ville du Michigan où j'ai passé dix-huit années de ma vie, et puis surtout tous les étés bien longs de mon adolescence. Je ne sais même pas s'il y a une promenade au bord de l'eau, un chemin sur lequel les foyers américains vont faire des balades le dimanche après-midi ou encore tiennent à faire courir Sparky, le gros labrador blond, après avoir laissé l'Oldsmobile à quatre portes sur le parking attendant aux berges. Je ne sais pas si l'hiver sur le lac Huron rappelle quelque période glaciaire, primitive et oubliée et s'il est effrayant de s'aventurer sur l'eau violette, gelée, quand les tempêtes balayant les Prairies d'ouest en est apportent des flocons gros comme des désespoirs. Je ne sais si l'esprit des Indiens d'Amérique hante encore quelque rive sauvage et si le mot Pontiac veut dire autre chose qu'une marque d'automobiles.

De Bay City, je ne connais rien. Je ne sais que le K-Mart à un bout de Veronica Lane, la maison de ma tante à l'autre bout et l'autoroute au loin, immense mer, sur laquelle nous voguons si rapidement le samedi matin jusqu'au *mall* de Saginaw pour aller faire des courses. Et puis le ciel, ce ciel mauve, amer dans lequel je ne me vois aucun destin.

4122 Veronica Lane. C'est là que j'ai habité. Veronica Lane, une rue au nom sans histoire, une rue de l'avenir. Je me dis souvent : « Oui, c'est cela l'adresse, 4122 Veronica Lane, Bay City, Michigan, United States of America. » J'ai habité là.

C'était tout à fait comme cela. Mais je n'arrive pas à y croire. Mon oncle et ma tante avaient acheté en 1960 cette maison bleue métallisée, sur le toit de laquelle le soleil expirait le soir. Babette était alors grosse de mon cousin. Victor allait naître quelques semaines après moi, puisque ma mère et sa sœur s'étaient concertées pour tomber enceintes en même temps, pour donner vie à de petits Américains tout neufs qui leur feraient oublier les rages et les colères de l'Europe guerrière. La maison avait été construite dans une usine de Flint. Un énorme camion l'avait laissée un jour au bout de Veronica Lane. La construction en tôle avait été posée inélegamment sur la terre. Puis le camion était reparti vers Flint se charger d'une nouvelle cargaison qui peuplerait d'autres rues de l'Amérique. À l'époque, presque toutes les maisons étaient faites pas loin de chez nous et des millions de voitures étaient montées à Flint, chez General Motors ou à Dearborn, chez Ford.

Les cheminées des usines crachaient une fumée bise, un peu écœurante, qui donnait au ciel du Michigan cette couleur mauve, les soirs d'été et les après-midi d'hiver. Notre maison avait donc été abandonnée sur le sol de Veronica Lane au printemps 1960. On lui avait vite adjoint quelques arbres petits et chétifs. Ceux-ci devaient, avec le temps, octroyer au bungalow un milieu naturel, une atmosphère, une noblesse. Les rosiers que ma tante plantait autour de la maison pour cacher le cul des climatiseurs braillards qui obstruaient les fenêtres devaient eux aussi avec les années donner quelque humanité à notre maison de cobalt. Je me souviens encore de ce fibrome bleu au bout de Veronica Lane, de cette demeure métallique qui avait quelque chose d'un bunker. C'était notre chez-nous. La maison semblait bien davantage être les vestiges d'une quelconque apocalypse qu'une promesse gonflée d'avenir. Avec le temps, d'autres tumeurs de fer-blanc jonchèrent notre rue. Le cancer de la domesticité se généralisa, il devint notre environnement, notre fléau tout confort.

Mon cousin et moi naissons en 1961. Moi je vois le jour l'été, dans la chaleur violette, au moment où ma mère, ma tante et mon oncle font creuser un sous-sol sous la maison, que nous appellerons *basement*. C'est là où je joue avec mon cousin au cow-boy et à l'Indienne et plus tard au ping-pong dans la moisissure des jours. C'est là que mon oncle peint des tableaux aux couleurs vives, criardes qui lui rappellent « la vie primitive de son pays d'origine », comme le disent ma tante et ma mère en se moquant de lui. Il y a sous la maison cette caverne bien noire où nous nous amusons tout petits à nous faire peur et à devenir grands, alors que la machine à laver s'agite bruyamment, repart pour encore un cycle et que la sècheuse se permet culbutes et pirouettes avec nos T-shirts, nos draps et nos serviettes de toilette. Le *basement* sent toujours le remugle. Il n'y a rien à faire. Et même l'odeur de peinture des toiles de mon oncle n'arrive pas à couvrir le parfum de moisi qui nous prend à la gorge dès que nous nous engouffrons dans l'escalier de bois, et qui putréfie toute la maison. L'été, l'odeur me soulève tout particulièrement le cœur même si ma tante essaie de la faire disparaître à grands coups de jet d'un vaporisateur Glad à fraîcheur printanière qui nous brûle les poumons, à mon cousin et à moi, deux enfants asthmatiques et mornes. En décembre 1961, le *basement* est fini. À cette date, je viens à peine de rentrer de l'hôpital de Chicago. J'y passe les premiers mois de ma vie. Un problème respiratoire à la naissance m'a fait m'éloigner de Bay City et de Detroit où je suis née. Je dois me faire soigner dans un hôpital spécialisé de Chicago. Ma mère ne va pas me voir et ne tient pas à venir me chercher. Mon oncle est chargé d'aller récupérer le bébé que je suis. Au volant de sa Chevrolet, il fait en douze heures le voyage de Bay City à Chicago, aller-retour. À ce moment-là, les travaux du *basement* occupent toute la maisonnée. Mon cousin vient de naître. Personne n'a vraiment le temps de veiller sur une enfant qui, de toute façon, depuis sa venue au monde, n'est qu'une source d'ennuis. J'ai peu de chances de survie. On me sait un peu retardée à cause des complications au moment de l'accouchement et de l'asphyxie qui en a résulté. Ma mère me répète toute mon enfance que je suis demeurée, que, de ma naissance, je ne me suis jamais remise : il suffit de me voir. Elle pleure souvent dans les bras de sa sœur Babette en me regardant vivre et en répétant qu'elle aurait préféré avoir une fille morte, enterrée, comme sa première fille Angèle, décédée à sa naissance, engloutie, dès sa sortie, dans le néant, plutôt qu'une mioche aussi idiote que moi.

Les années de ma petite enfance s'écoulaient ainsi dans un deuil permanent ponctué de mes bêtises, de mes hontes et des visites familiales et hebdomadaires au cimetière de Bay City pour pleurer sur le tombeau de ma grande sœur.

Je me souviens d'une enfance allergique, bronchitique, d'années suffoquées, étranglées et ponctuées par des séjours à l'hôpital où l'on pense que je vais y passer, que je vais enfin retourner là d'où je viens. On dit de moi que je suis bleue, que parfois je vire au mauve, au violet. Je suis de la couleur du ciel du Michigan. Je suis une pervenche, une fleur des fumées d'usine. Il y a la haine de ma mère à mon égard, l'obsession de la propreté de ma tante, la douceur de mon oncle qui est triste d'avoir eu un fils et qui me prend parfois dans ses bras en pleurant et puis le ressentiment de ma tante qui m'en veut d'être aimée par son mari. Il y a aussi de grandes voitures grises, des batailles avec mon cousin, des tempêtes de neige dans lesquelles mon petit corps malingre revit un peu, des maladies de toutes sortes, des fièvres, des toux, des boutons de couleur, des chuchotements autour de mon lit, des histoires terribles de la Seconde Guerre mondiale, des cachettes pour les enfants, des ravins, des fossés derrière la maison dans lesquels je me cache l'été pour regarder pendant des heures le ciel mauve et vide de Bay City, et surtout, il y a la télévision qui me console de tout.

En 1965, je me cache été comme hiver dans une cabane construite en haut du sapin derrière chez nous. Là, je vois loin. L'autoroute qui passe à deux milles de la maison. Le K-Mart, l'hôpital et le *high school*. Je joue avec les flocons qui tombent si bien cet hiver-là ou je m'enterre dans le blanc légèrement violet de la neige amoncelée dans le jardin. Au printemps, je parle aux rosiers, je respire suavement le parfum des fleurs, malgré le barouf des climatiseurs. Je passe des heures sur la balançoire à chercher de mes pieds à toucher le ciel ou encore à monter et descendre infatigablement du toboggan rouge. La chienne de ma tante, Josée, une husky à poils longs, me suit dans tous mes jeux. J'enfouis ma tête dans sa fourrure bleue : cela sent si bon ! Josée n'a pas le droit d'entrer dans la maison. Elle passe sa vie dans sa niche ou encore avec moi. Une nuit, je disparaiss. On me cherche partout. C'est l'automne. On m'appelle, on crie, on ameute le quartier, la police. Je suis dans la niche, dans l'odeur maternelle, canine. Je ne dis pas un mot. On me retrouve au matin. Ma mère me bat. On frappe la chienne. Ma tante pleure, prie. Mon oncle part au travail. Mon cousin est béat d'admiration. Je suis punie. Je n'aurai pas de télévision pendant un mois. Mais, très vite, comme on ne sait que faire de moi, on me donne à nouveau accès au téléviseur et à mes émissions préférées. Josée meurt cet hiver-là d'une décalcification des os. Sa vie s'est déroulée dans le froid ou la chaleur, au bout d'une chaîne dans le jardin. La maison de ma tante reste propre. Josée est remplacée par Cindy. Je ne parle pas à cette nouvelle chienne.

En 1966, je suis opérée des amygdales. Je crache du sang pendant des jours. Je dépériss. Je me meurs. Je finis par prendre du mieux. Je me réveille un matin, la mort est derrière moi. Je suis condamnée à la vie. C'est cela l'existence. Ce qui est là devant moi. Il n'y aura jamais rien d'autre que ce ciel mauve de Bay City et les larmes que j'apprends à ne plus verser.

Je n'aime que la salle de bains de la maison. Je m'y réfugie souvent. Les serviettes de toilette sentent la lessive, le savon et une douceur de vivre que je n'arrive pas à saisir, qui reste toujours évanescence. Les produits de soin de ma tante et de ma mère jonchent les armoires, décorent les étagères et sont pleins de promesses et de joies éphémères. J'ouvre tous les flacons, je hume toutes les fragrances. Les fioles sont multicolores, les miroirs incandescents, le tabouret chamarré et les bulles de mon bain mauves et légères. Dans la baignoire, tout brille, tout s'illumine. Je passe là des moments d'extase jusqu'à ce que ma tante tambourine contre la porte en m'ordonnant de sortir et me traite de voleuse.

J'entre à l'école en 1967, dans la même classe que mon cousin. C'est bien dommage pour lui. Je n'ai rien d'un génie, mais la comparaison que nul ne manque de faire ne tourne jamais à son avantage. Une vieille fille à chignon, toujours vêtue de noir ou de gris, venue de la Nouvelle-Angleterre, essaie de nous inculquer quelques notions de lecture et d'écriture. Claricia McDonald ne voit pas que les années soixante sont déjà en nous, comme un poison, qu'elles s'infiltreront vite dans le corps mou des marmots de sa classe. Elle ne comprend pas que nous sommes intoxiqués aux effluves de l'avenir, aux émanations des voitures, aux exhalaisons des usines et aux fumées des cigarettes que nos parents pompent toute la journée et que nous consommons déjà en cachette, derrière chez nous ou dans la roulotte du père de notre copain Don. Miss McDonald ne sent pas encore qu'avec des enfants comme nous, il n'y a rien à faire. On ne peut qu'attendre... que notre génération s'élimine, qu'elle se suicide, qu'elle meure du sida, qu'elle crève du cancer, d'un accident de la route ou d'une crise cardiaque causée par le gras de nos vies adipeuses et sottes. Miss McDonald meurt en 1975, décapitée dans sa voiture. Des jeunes gens soûls, un dimanche, prennent le volant sans permis et roulent à tombeau ouvert. Ils tuent une dizaine de personnes sur l'*interstate* 75 qui passe derrière la maison de ma tante et qui mène mythiquement en Floride, au bout du monde. Souvent je me promène au bord de la 75. Je fais du stop en espérant qu'on m'embarquera, me kidnappera, me ravira à la médiocrité de ma vie et que je pourrai me retrouver ailleurs, loin, bien loin de Bay City. Mais je me fais ramasser par des cons qui me reconduisent dans ma famille ou qui me tripotent avant de me laisser devant le K-Mart ou dans un *rest area* entre Bay City et Saginaw d'où je téléphone à la maison. Miss McDonald meurt, sans s'être mis dans la tête qu'il ne fallait rien attendre de cette jeunesse américaine des années cinquante et soixante qui n'est bonne qu'à produire des présidents des États-Unis portés sur la voiture, le *blow job*, le mensonge, la sécurité ou la guerre.

En 1968, nous ajoutons une première rallonge à la maison : la *TV room*. Dans cette pièce finissent par trôner un grand canapé en skaï vert, une moquette Dupont chlorophyllienne en nylon garanti lavable, une photo du général de Gaulle et une immense télé couleur qui est allumée à toute heure du jour et de la nuit et qui donne son nom à la pièce. Sur le canapé de skaï, nos fesses collent, été comme hiver. Ce sofa est une machine infernale à faire transpirer les postérieurs et les cuisses, trois cent soixante-cinq jours par année. Ma tante rigole parfois en disant qu'elle va le revendre comme appareil conçu pour lutter contre la cellulite. Bien que les climatiseurs dans chaque pièce garantissent à la maison de mon oncle et ma tante une fraîcheur artificielle et conditionnée, il n'y a rien à faire.

Le canapé de skaï vert nous fait suer des fesses et de la culotte. Tous nos vêtements se retrouvent trempés après dix minutes de télé et quand je mets mes jambes directement sur le skaï en prenant soin de ne rien interposer entre ma peau et le faux cuir vert, j'entends, dès que je me relève, un petit bruit mat. Le décollement de ma peau arrive même à me brûler l'épiderme et je crains toujours de quitter le canapé à la fin d'une soirée, sachant à quelle douleur je m'expose. J'ai beau me relever vite ou encore très doucement, les cuisses finissent par s'embraser et se marquer de grandes rayures écarlates. Je ne sais si c'est pour cette raison, pour la recherche de ce plaisir masochiste, que ma tante passe des heures entières sur ce canapé. Le soir, elle s'allonge sur cette étendue synthétique en prenant des poses un peu indécentes. Le vin rouge du repas lui monte à la tête. Elle demande alors à son fils, mon cousin, ou à moi, de lui masser les doigts de pied et de tenir en l'air le plus petit de celui-ci, en veillant bien à le séparer des autres orteils. Elle affirme que le fait de se faire masser et titiller les doigts de pied la détend, lui fait oublier ses terribles journées. C'est souvent ma corvée que de procurer à Babette son plaisir journalier. Mon cousin très vite refuse d'apporter à sa mère ce bonheur-là et son mari n'a pas le droit d'approcher ou de toucher ses pieds. « Il ne sait pas y faire. » Je dois l'avouer : il n'y a que moi de douée pour la chose. Moi, l'idiote à qui le don de guérisseur des corps et des âmes a été donné lors de ma naissance ratée, j'ai le pouvoir de faire disparaître les souffrances. Ma tante est très croyante. Comme ma mère, elle préfère taire le judaïsme de sa tribu. Nous ne parlons jamais de cela. Babette a épousé un vrai catholique, mon oncle, le Brésilien, le « négro », dit ma mère. Babette a ainsi décidé d'effacer en elle toute trace de « juiverie », comme le dit aussi ma mère qui répète sans cesse que la religion conduit au pire. Ma tante ne peut s'empêcher de voir dans mes difficultés respiratoires postnatales le signe d'une élection, celle d'une race qu'elle ne veut plus nommer. Ma mère, qui reste attachée aux valeurs républicaines françaises et aux idées des Lumières, lui répète que tout cela, ce sont des balivernes. « Cette gamine n'a aucune grâce. C'est simplement une attardée, une simple d'esprit et puis tu nous emmerdes avec tes bigoteries, tu as vu où cela a failli nous conduire. » Mais ma tante le soir, en soupirant de bonheur sur le canapé de skaï vert, le petit doigt de pied en l'air, croit prouver à ma mère les choix insensés de Dieu et le bienfait des prières catholiques qu'elle me force à réciter : « Tu sais, il n'y a qu'elle pour me guérir et me faire tout oublier. Mais enfin Denise, tu crois que cela lui vient d'où ? Si tu ressentais ce que je ressens, tu saurais bien que j'ai raison. Tu verras, un jour, tu comprendras que ta fille, c'est un cadeau du ciel. » Ma mère hausse les épaules, bougonne et s'agite un peu, à côté de sa sœur, sur le canapé de skaï vert en faisant un bruit sec avec ses cuisses qui pétrissent le similicuir pétaradant.

En 1969, Louise Cooper, ma *babysitter*, la fille de nos voisins, meurt d'un cancer des os à l'âge de dix-huit ans, peu après ses fiançailles avec un garçon blond à lunettes de Grand Rapids. Louise s'éteint un vendredi saint. Je me souviens bien. La douleur de ses parents. Son père chancelant, traversant notre *driveway*. Il vient nous annoncer l'agonie de sa fille et puis la fin. Il dit quelques mots en s'épongeant le front. Il y a encore de la neige dans nos jardins et le ciel presque mauve semble vouloir nous donner une dernière tempête de flocons bleus. Mon oncle et ma tante veulent faire entrer le père Cooper. Il ne peut pas. Trop de choses à faire : un enterrement, une souffrance, cela occupe.

Le chien Jim, un gigantesque berger allemand, pleure de longues heures, hurle à la mort, attaché à la corde à linge du jardin des voisins sur lequel donne ma chambre. Au bout de quelque temps de ce manège, après l'enterrement de Louise qui a lieu au même cimetière que celui de ma sœur-ange, de ma sœur fantôme, née morte et bienheureuse, M^r Cooper tue Jim. Il n'en peut plus d'entendre le chien gémir toutes les nuits. Il prend sa carabine de chasse et exécute l'immense bête dans le jardin. Il met quelques jours à se débarrasser du cadavre qui pourrit un temps sous les fenêtres de ma chambre. Heureusement qu'il fait encore froid. L'odeur du chien mort n'est pas trop tenace. Les Cooper croient pouvoir retrouver enfin le sommeil. Jim ne pleure plus.

La nuit, dans ma chambre, il fait très clair. Une lumière à l'extérieur de la maison est allumée en permanence pour dissuader les rôdeurs, les voleurs et plus tard mes voyous d'amis de s'approcher de la maison de tôle. À côté de mon petit lit, sur une commode, se dresse une espèce d'autel. Il y a là un portrait du Christ qui me fait peur, une statue de saint Antoine de Padoue, une autre de saint Jude, patron des causes désespérées, et une bouteille d'eau bénite qui a la forme de la vierge Marie et que ma tante a fait rapporter de Lourdes. Je dois enfilier neuvaines sur neuvaines et réciter chaque soir, sous la supervision de ma tante, une interminable prière. Pendant ce temps-là, ma mère hurle dans la cuisine que cela ne sert à rien, qu'il n'y a rien à faire avec moi et que de toute façon, Dieu n'existe pas. Nous le savons. Il n'a pas sauvé les juifs. Chaque soir, je répète : « Ô glorieux apôtre saint Jude, priez pour moi si malheureuse. Venez à mon secours et soulagez ma misère. Obtenez-moi l'aide et la grâce du bon Dieu dans toutes mes difficultés et en particulier faites en sorte que je sois moins bête et méchante et que ma tante et ma mère souffrent moins de mon existence. Faites en sorte que je sois du nombre des élus et obtienne le salut éternel. Je vous promets, ô saint Jude, de me souvenir toujours de la grande faveur que vous m'accorderez. Toujours je vous honorerai comme mon patron et mon protecteur. En signe de reconnaissance, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour développer votre dévotion et vous faire connaître comme le patron des causes désespérées. Amen. » Ma tante me couche, satisfaite, et me laisse en proie à mes peurs.

Je sais que Dieu est mauvais... C'est écrit dans un des livres que ma mère conserve dans sa chambre. Dieu pourrait donc, par méchanceté, décider de venir me voir. Le portrait de Jésus-Christ à côté de moi me fixe toute la nuit. Dès que je me réveille, c'est Jésus que je vois et j'ai aussitôt peur qu'il ne m'apparaisse. Et avec lui, la vierge Marie, qui a déjà fait à d'autres petites filles le coup de l'apparition dans une grotte sale de Lourdes. Je dis à Jésus en le fixant dans les yeux que Bay City est un bled où il ne fait même pas bon se manifester. Je supplie les saints, Dieu et Marie de me laisser en paix. Je ne mérite rien, surtout pas eux. Je ne veux pas être une sainte. Je suis juive, une fausse juive dont on cache encore l'identité, une juive amputée d'elle-même et qui porte une prothèse de catholicisme ; je ne suis rien, si ce n'est une enfant apeurée.

Durant l'été 1970, nous descendons tous les jours en famille nous terrer dans le sous-sol, dans la crainte d'une tempête. C'est comme cela tous les étés, dès le mois de juin. Mais en 1970, le temps est particulièrement orageux. Ma tante a appris que le 8 juin 1953 une tornade de catégorie cinq a presque frappé le centre-ville de Bay City. Les vents auraient atteint alors trois cents milles à l'heure. Cent seize personnes des alentours de notre petite ville auraient péri et huit cent quarante-quatre auraient été blessées.

Ma tante est arrivée à Bay City fin 1959 et a donc raté l'événement qu'une collègue lui a rapporté avec force détails. Il n'en faut pas plus à ma tante et à ma mère pour revivre la Seconde Guerre mondiale, les bombardements, les perquisitions et les enfermements pendant des heures dans les caves ou les greniers. Au moindre orage, je me retrouve dans le moisi du *basement* à écouter les histoires d'horreur que les deux sœurs se rappellent et commémorent. Je n'ai même pas le droit de monter pour savoir si le cataclysme est proche. Je risque d'être foudroyée ou encore de partir avec le toit. Mon oncle refuse, quand il est là, de participer à ces séances d'hystérie collective. Dans le *basement*, ma tante, collée contre mon cousin et moi, souhaite qu'il en crève, et prédit sa mort juste pour qu'il puisse enfin être persuadé de la nécessité de l'opération de descente au *basement*. En 1970, un prétendant de ma mère, dentiste, qui espère se débarrasser de moi dans un accident, me donne un *go-kart* rouge avec lequel je fonce à toute allure dans le champ à côté de la maison et sur le parking du *high school* qui n'est pas très loin. Tous les étés, je roule vite, follement. J'appelle la mort. Elle viendra, je le veux, dans un crissement de pneus, un froissement de métal. Ma mère me laisse conduire mon bolide comme bon me semble. Cela ne l'inquiète guère de voir sa fille d'à peine dix ans partir sur les chapeaux de roue. Mais sur le pas de la porte du bungalow, en me voyant disparaître, elle m'intime de revenir au moindre nuage dans le ciel. Je ne dois pas manquer à mes devoirs. Dès que le ciel de Bay City perd de sa couleur mauve, tourne au gris foncé, au violet bleuté, il me faut m'engloutir en famille au sous-sol et habiter la terreur d'une tempête comme celle de 1953 qui a détruit les environs de la ville. Tout comme la guerre, cette tempête a eu lieu bien avant ma naissance, mais je dois la revivre sans fin et prouver ainsi que je suis une bonne fille.

En 1972, ma mère accroche dans sa chambre, au-dessus de son lit, un cadre qui contient une lettre circulaire d'Yvonne de Gaulle. Celle-ci remercie hâtivement tout le monde pour les condoléances qui lui ont été adressées à l'occasion de la mort de feu le Général. Je me rappelle le cadre bleu, le passe-partout noir et la signature d'Yvonne de Gaulle. La lettre est placée à côté du nu allongé qui a orné le haut du lit de ma mère pendant plus de dix ans et qui lui a été offert par mon père en souvenir, peut-être, de leurs chauds ébats amoureux du début. Mon père a acheté cette toile, m'a-t-on souvent répété, chez un peintre talentueux du New Jersey pour trente-neuf dollars. À côté, sur la table de nuit de ma mère, il y a un cliché de la tombe fleurie du Général, à Colombey-les-Deux-Églises, qu'Yvonne a eu la gentillesse d'envoyer à tous les admirateurs nostalgiques de son mari. Ma famille est gaulliste depuis le 18 juin 1940 et l'exil en Amérique ne peut rien changer à cela.

En 1973, ma mère va vivre à New York. Mon père, qu'à l'époque je n'ai encore jamais vu, écrit qu'il veut finalement quitter sa famille italo-grecque, son père, sa sœur, après seize ans de tergiversations et de promesses non tenues. Il souhaite faire plus ample connaissance et propose à maman de vivre avec lui. Je reste donc au Michigan, avec ma tante, mon oncle, mon cousin et ma sœur, morte et enterrée au cimetière Saint-Patrick de Bay City. Je rêve chaque nuit de ma mère et de la vie à New York à laquelle j'aurai un peu droit, l'été, me promet ma mère, quand je viendrai lui rendre visite.

En 1974, mon oncle et ma tante font creuser une piscine dans la cour, à côté du grand champ. Cet événement presque anodin est de grande conséquence sur ma vie. Ma mère trouve que l'été à Bay City est franchement bon pour elle. Ma mère aime tant le grand air, les jeux dans l'eau, les bicyclettes sur Veronica Lane, et l'autoroute au loin qui nous amène toutes les semaines chez *Jacobsen's* à Saginaw afin de faire quelques emplettes, pour nous amuser un peu. Il n'est plus question pour moi de passer les étés à New York, mais bien plutôt de rester à Bay City pendant les longues vacances mornes et de continuer à aller chaque semaine au cimetière, porter des fleurs à cette putain de sœur morte.

En 1974 encore, je perds ce qui me restait de virginité vaginale dans une Plymouth 1970 Superbird Road Runner violette au toit noir. Nous allons le soir, toute une bande d'amies de Veronica Lane, Linda, Pamela et Patricia, dans un bois derrière le K-Mart pour nous entraîner à l'hétérosexualité, à ses pratiques éclairs et à des techniques de *blow job* qui vont faire de tous nos petits copains de l'époque des pères de famille éjaculateurs précoces, des batteurs de femmes, des violeurs en série ou des hommes adultères qui se feront une collègue dans un motel lors de voyages d'affaires à Detroit. La sexualité est somme toute à l'époque moins ennuyeuse que ma famille. Et puis parfois cela me rapporte un peu d'argent que je peux dépenser au K-Mart où je vais jusqu'à trois fois par jour pour m'acheter du vernis à ongles et me faire rembourser mes flacons achetés la veille dont je n'aime pas la couleur. Toutes mes copines prennent la pilule. On s'arrange avec des sœurs ou des amies un peu plus grandes que nous. Il ne faut pas tomber enceinte. Ça, c'est sûr. Cela pose trop de problèmes. L'avortement n'est pas évident dans le Michigan pour les enfants de treize ans dans les années soixante-dix et les faiseuses d'anges se font rares. Quand on est mal prises, on s'entraide le week-end avec des aiguilles à tricoter dans les cuisines désertées par des parents partis faire des courses à Saginaw. Mais rien n'est vraiment sûr et les perforations d'utérus ou les hémorragies tragiques sont à craindre. Pour les malchanceuses, elles conduisent à l'urgence de l'hôpital et aux aveux. La mort est presque préférable. Néanmoins, « les filles qui ne couchent pas » sont encore plus connes que nous, « les filles des voitures », « les filles des aiguilles à tricoter ». Elles rêvent de se marier avec des gars qui ont passé leur jeunesse à enfiler les femelles humaines et animales des environs, après les matchs de football par exemple où l'on finit toujours par enculer une jument ou une femme sans observer une différence sensible. « Les filles qui ne couchent pas » rêvent de se faire faire en douceur des gosses par des crétins aux yeux bleus et à la bite molle, frileuse, anesthésiée. Elles rêvent d'une maison plus grande que celles que l'on retrouve sur Veronica Lane. Elles rêvent d'un *driveway* dans lequel il y aurait quatre ou cinq voitures, une vraie piscine creusée comme celle de ma tante et de mon oncle et non pas une piscine hors terre comme toutes celles qui jonchent les cours du quartier. Elles rêvent d'une boîte aux lettres dans la fente de la porte d'entrée, et pas d'un contenant en métal, collé à celui des autres, à cinq cents pieds de la maison. Elles rêvent de mariages blancs et de larmes sincères. D'aiguilles à tricoter aussi, mais pour la layette de bébé. Moi, je ne rêve jamais à rien. Surtout pas à l'avenir. La nuit, ma sœur, embryon décomposé, m'apparaît. Son visage rongé par l'informe me persécute. Elle est à chaque fois de plus en plus ravagée par la mort et la putréfaction. La nuit, je suis poussée dans une chambre à gaz alors que des milliers de gens hurlent en se crevant les yeux.

À côté des sursauts d'effroi provoqués par l'ange pourri du passé, les tressautements de quelques abrutis maladroits dans une Plymouth 1970 décapotable me semblent des instants calmes, paisibles, volés sur l'horreur de mes nuits. Pendant les ébats, je regarde le ciel. Il m'avale. Ces gars-là ne font pas grand-chose de mal à éjaculer vite, coupablement mais bruyamment dans nos cons plutôt que dans celui de leur chienne. Ma sœur et la guerre la nuit me font bien pire.

En 1975, le 20 septembre, nous nous installons tous dans le canapé de skaï vert de la *TV room* pour regarder le *Saturday Night Live* sur *abc*. On y voit les Bay City Rollers qui, via satellite de Londres, se donnent en pâture au public nord-américain. Le spectacle est inoubliable. C'est ce que rapportent tous les journaux de l'époque, et ces jeunes chanteurs écossais sont portés en triomphe lorsqu'ils débarquent une semaine plus tard à New York, à l'aéroport Kennedy. On parle d'hystérie. Les filles en kilt, arborant des plaids, des tartans et des bretelles, s'évanouissent à la vue de ces garçons gueulars, de ces cinq crétins qui ont le sourire figé même en chantant. Rapidement, ils connaissent un immense succès. À Bay City, tout le monde est fier de ce groupe écossais, qui, à Édimbourg, était resté dans le plus grand anonymat et la misère. Au début des années soixante-dix, The Saxons ont décidé de se refaire un look plus *highlander* et de se trouver un nom américain. Les yeux fermés, ils ont lancé sur la carte des États-Unis une petite fléchette qui est tombée par hasard sur le ciel cartographique de Bay City. Une légende commence. La ville en bénéficie et devient un peu célèbre. Beaucoup de gens incultes viennent à Bay City croyant y trouver un petit coin d'Écosse. Donny Osmond et sa famille entière sont relégués aux oubliettes. En fait, personne ne veut plus s'habiller en mormon de Salt Lake City et la Rollermania bat son plein. On n'entend à la radio que *Saturday Night*, le hit de l'hiver 1976. Je surprends quelquefois ma tante fredonner en voiture ou en faisant le ménage :

Gonna dance with my baby till the night is through On Saturday night, Saturday night Tell her all the little things I'm gonna do On Saturday night, Saturday night I-I-I-I love her so I-I-I, I'm gonna let her know.

Les Bay City Rollers sont des années à la une du *Magazine 16* qui fait une chaude lutte à *Tiger Beat* en publiant des photos inédites, extravagantes et fausses des cinq zigotos du groupe. Moi, je n'aime qu'Alice Cooper, réellement né dans le Michigan, à Detroit, comme moi et qui a trempé dans l'horreur de nos contrées et de nos petites villes américaines mesquines, immondes. Je chante à tue-tête à mes amies abasourdies *Welcome To My Nightmare*. En 1976, toutes les filles de Bay City sentent le shampoing Herbal Essence et le déodorant féminin Johnson's à l'odeur de poudre pour bébés. Alice Cooper, avec son khôl autour des yeux, ses cheveux noirs, ses serpents et ses vêtements de perpétuelle Halloween, est le diable en personne.

(Pages 9-31)

© Sabine Wespieser éditeur, 2009